

## Philosophie et roman<sup>1</sup>.

Cet exposé poursuit et prolonge un précédent consacré au roman populaire francophone du XX<sup>e</sup> siècle à travers les œuvres de Simenon, Romain Gary et Patrick Modiano. Elargissant ainsi considérablement le champ de ma réflexion j'espère en élever quelque peu le niveau.

Connaissant par ailleurs ma tendance à faire des exposés trop compacts, donc assez indigestes, je me suis efforcé d'alléger le produit, ce qui a eu pour effet de l'allonger. Il me faudra deux séances pour le présenter.

La première s'applique à formuler quelques problèmes soulevés par la confrontation de la philosophie et du roman, ces deux réalisations majeures de la culture occidentale, mais qui depuis plus d'un siècle sont largement sorties de leur aire d'origine pour s'implanter dans d'autres cultures. Raison pour laquelle cette première partie d'ordre problématique se promènera dans le temps et aussi dans l'espace. En usant au besoin des sciences dites humaines et sociales.

La seconde séance tentera d'avancer des réponses aux problèmes posés par la première. Mais j'annonce tout de suite la couleur : c'est en utilisant des concepts élaborés ces dernières années par François Jullien que je formulerai ces réponses.

Au sein de la culture écrite, philosophie et roman semblent se tourner le dos, regarder et oeuvrer dans des directions opposées. Le roman raconte des histoires, il invente des aventures et intrigues, il fait dans la fiction. Quelle imagination, dit-on du romancier prolifique, en même temps qu'on suppose qu'il a puisé dans son expérience directe ou indirecte beaucoup de la matière de ses romans. De toute façon, il lui est essentiel de savoir décrire, maîtriser l'art du concret car ce sont des existences individuelles qu'il met en scène en les nommant : *Don Quichotte*, *Emma Bovary*, *Jules Maigret*.

On peut commencer de lire des romans très jeune, il suffit de savoir lire, et c'est ce à quoi exerce l'école primaire avec des extraits d'œuvres. On a observé que la plupart du temps cette expérience précoce de la lecture, à l'école et (ou) en famille, fait plus tard les grands lecteurs, ceux pour qui elle est devenue le «vice impuni» (Larbaud) à satisfaire chaque jour.

Rien de tel avec la philosophie car son domaine n'est pas le concret mais l'abstrait, et la maîtrise complète de l'abstraction est assez tardive dans le développement de l'intelligence enfantine. Un développement que l'école assiste et favorise par un enseignement mathématique progressif. Normalement c'est l'adolescent (correctement instruit) qui est en mesure d'être initié à la philosophie. Cette discipline ne raconte ni ne décrit, elle réfléchit et raisonne en usant de concepts propres – différents des concepts scientifiques associées à des

observations et expérimentations, donc encore reliées au concret. «Liberté» par exemple est un concept philosophique de premier plan, mais à découvrir les significations différentes que lui ont données de grandes philosophies (stoïcienne, cartésienne, kantienne, existentielle) – sans parler de celles qui en ont entrepris la réfutation - l'élève en mesure très vite la difficulté de compréhension et plus encore d'utilisation dans un discours personnel (quand il s'agit pour lui de «dissenter»). Au lieu que l'enfant récitant *Le loup et le chien* comprend immédiatement qui est libre et qui ne l'est pas (*Vous ne courez donc pas / Où vous voulez?*).

Encore un point pour marquer l'éloignement de ces deux grandes formes de la culture écrite. Le roman peut connaître un immense succès, et le romancier une grande popularité, alors que les «purs» philosophes ne sont pas populaires, Marx en a fait l'observation lucide. Leurs discours rebutent la plupart, non seulement le commun qui n'y comprendrait rien, mais beaucoup de scientifiques comme de littéraires les trouvent verbeux, artificiels, coupeurs de cheveux en quatre. Valéry, par exemple, dont tout comme *Monsieur Teste, la bêtise n'était pas le fort*. Entre le philosophe et le romancier peu de sympathie, l'un voyant facilement dans l'autre un flatteur malin, avide de succès, de tirages, et en sens inverse un phraseur creux et sentencieux.

Pour prendre la mesure du fossé entre philosophie et roman, il convient de revenir aux commencements de la culture européenne, à ses fondations grecques. Le roman participe assurément de la littérature (il en est même devenu à l'époque moderne le genre principal). Or en matière de littérature la culture grecque apparaît supérieurement équipée. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., elle produit une splendide poésie épique (Homère) qui se nourrit d'un fonds mythique extrêmement riche. Des récits mythiques, il y en a dans toutes les cultures, nous ont appris les anthropologues. Et les préhistoriens en supposent associés aux stupéfiants bestiaires que déroulent les peintures pariétales. Ces saisissants défilés d'animaux en mouvement racontent quelque chose, mais quoi ? La question est ouverte, très régulièrement un grand nom de la préhistoire avance ses hypothèses. Sans plonger dans un si lointain passé, les africanistes ont recueilli, connues par coeur et ainsi conservés par des spécialistes locaux (griots), des poèmes épiques très comparables à celui de Homère par l'ampleur et la richesse narratives – tout comme les folkloristes européens l'avaient fait au XIX<sup>e</sup> siècle avec les sagas scandinaves.

La différence grecque – mais elle est décisive – c'est que l'épopée homérique est écrite et fournie le terreau, quelques siècles plus tard, à un théâtre qui reprend sa matière en la transformant en un art populaire de la cité. La tragédie et la comédie déploient avec une puissance qui continuent de faire notre admiration des thèmes dont se nourrira le roman. Cette littérature est on ne peut plus vivante et concrète, elle déclenche des sentiments violents, tout en présentant

une énigmatique généralité. Que l'*Oedipe* de Sophocle soit joué en tenue antique, en imperméable ou en samouraï n'importe guère, au texte il n'y a rien à changer. De cette étrange propriété Freud a donné l'explication la plus convaincante : la tragédie fait émerger et donne expression à un niveau de fond du psychisme humain et que retrouve le roman moderne, qu'il réactualise, mais le roman à son sommet : *Les frères Karamazov* de Dostoïevsky font ainsi écho à Sophocle.

Une incise : Simenon avait quitté le collège à seize ans, mais sa mère louait dans la maison familiale des chambres à des étudiants d'Europe orientale qui ont fait découvrir à l'enfant précoce les grands romanciers russes. Simenon a fait ses universités hors université, et notamment à la rubrique «faits divers» des journaux où, sitôt sorti de l'école, il gagne sa vie. Pour le tragique au quotidien il vaut Céline ou plutôt, alors que Céline ne parle jamais que de lui-même, Simenon presque absent de son œuvre immense détecte du tragique à travers tout le corps social. Aucun écrivain français de son temps ne fournit pareille radiographie de la société française que ce belge. En racontant des histoires qui fixent immédiatement le lecteur. Gide est envieux d'un don narratif qu'il ne possède pas et dit mettre au dessus de tout en matière de littérature.

Résumons-nous : la première strate de la littérature européenne est construite sur un muthos – récit, intrigue – dont se nourrissent les premiers genres littéraires (épique, tragique) qui entreprennent de l'exploiter. Le muthos est le gisement. Apparemment inépuisable.

Passons à l'autre pan de la culture grecque, et qui lui assure également une extraordinaire résistance à l'usure du temps : sa rationalité, et là se tient la philosophie.

On pourrait ranger la philosophie, comme son nom incline à le faire, parmi les sagesse que, de nouveau, historiens et ethnologues, retrouvent dans la plupart des sociétés, même de niveau technique élémentaire, pré-néolithique, «premier», comme on dit maintenant. Ce serait méconnaître ses traits les plus propres, et qui semblent anthropologiquement sans autres exemples.

Le premier est un maniement de l'abstraction dont la philosophie de Platon – la première entièrement conservée, des philosophes précédents ne subsistent que des fragments de textes – offre un impressionnant déploiement. Au point qu'aujourd'hui encore on n'imagine guère une formation philosophique qui zapperait la fréquentation de cette œuvre sans pareille. Dans une forme d'allure littéraire – dialogues – surgit un discours qui va récuser toute littérature. C'est Socrate – porte-parole de Platon, presque absent de son œuvre – qui est chargé de le promouvoir. C'est un discours qui interroge, publiquement et ouvert à tous – à tous les citoyens, cela se passe dans une cité - ni dans une tribu ni dans un

Etat pyramidal. Ce discours s'attribue pour amorcer psychologiquement un sentiment : l'«étonnement» (thaumatos) et porte sur des questions dont tout le monde a l'expérience : beauté, justice, sagesse, savoir, courage, piété... Des questions se rapportant donc à des valeurs éminemment positives (une interrogation en profondeur sur la condition humaine peut partir au contraire de sa négativité de la vie, de la souffrance multiforme dont elle pâtit : le bouddhisme).

Socrate cadre et oriente d'entrée de jeu l'interrogation : il saisit un de ces grands mots – dont couramment on se gargarise – et il scrute ce qu'il dit exactement. Beauté est un des premiers, puisque c'est là une des expériences les plus communes, et dès l'enfance : un beau visage réjouit le petit humain. Mais il ne s'agit pas de prendre des exemples, d'énumérer de belles choses – il n'y aura aucune description – mais de *concevoir* ce qui fait que de multiples choses concrètes – une femme, un cheval, une statue, un édifice, un paysage... – peuvent être dites belles. La question socratique n'est pas : qu'est-ce qui est beau, mais qu'est-ce que le beau ? Et cette question, ajoute-t-il, est logiquement première : si je sais ce qu'est le beau ou le juste, je pourrai juger correctement de ce qui est beau ou juste. Il y a là un présupposé fondamental de la philosophie : la qualité du jugement détermine celle de l'agir, de l'ethos, qui pense mal ne peut guère se comporter bien, sauf par hasard.

Le coup de force intellectuel de Platon, dont l'exécution est confiée à Socrate, se condense dans la notion d'eidos, qu'on traduit par essence, forme, modèle, idée mais non pas idée au sens de représentation mentale subjective – une idée m'a traversé l'esprit – mais Idée comme réalité propre, en soi, extérieure à tout esprit individuel. C'est le plan de l'intelligible, à distinguer de l'expérience sensible, le seul plan que vise le philosophe, sur lequel se dirige son désir. Le philosophe est l'ami des Idées, avec majuscule. Quand Marx observe que les philosophes ne sont jamais populaires, il met ainsi ses pas, mezza-voce, dans ceux de Socrate indiquant dans l'allégorie de la caverne la menace qui plane sur le philosophe au retour de son voyage dans l'intelligible, quand il retrouve ses anciens compagnons, tout en bas. Socrate annonce son propre destin.

Mais ce coup de force logique se fait dans une culture où la réflexion philosophique dispose d'un allié de poids : les mathématiques, la science des figures et des nombres – là non plus on ne décrit pas (ou au minimum), on raisonne, démontre et calcule. Un ordre du réel que Platon conçoit comme transcendant, existant par lui-même, indépendamment de l'esprit humain, dans un réalisme au second degré accessible à la seule intelligence. Les mathématiques sont porte d'entrée intelligible dans l'intelligible (d'où l'inscription sur la porte de l'Académie, lieu d'enseignement philosophique : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »). Pas d'initiation à la philosophie qui n'emprunte cette porte étroite.

Cette conception d'un idéal-idéal, dans une étrange intimité des idéalités mathématiques et des valeurs (pythagorisme), semble singulariser la culture grecque. Elle oblige la réflexion philosophique à l'usage exclusif d'un logos ou discours rationnel qui *s'écarte* du muthos, s'en préserve soigneusement, ne consentant à l'utiliser que bien contrôlé, à des fins pédagogiques, pour faciliter l'effort d'abstraction. Platon utilise ce procédé à plusieurs reprises – cette double virtuosité discursive est unique dans toute l'histoire de la philosophie – l'exemple le plus célèbre étant l'allégorie déjà mentionnée de la caverne au livre VII de la *République*. La caverne c'est la société opinions (doxa) dans laquelle tous les hommes baignent dès l'enfance et dont ils ne peuvent pas ne pas être imprégnés. C'est la demeure initiale, et normalement terminale, dont le philosophe parvient à s'extraire, non sans effort, et où il devra pourtant revenir, non sans risque. Nietzsche a désigné en Socrate son véritable adversaire, mais en ajoutant qu'il n'en avait *jamais fini avec lui*.

Dans la *République* Socrate qui s'applique à examiner l'essence de la justice va croiser la route du poète. Précisons un peu. La justice n'a que deux lieux d'existence : l'âme individuelle et la cité. D'une décision ou action de l'une et de l'autre, on peut dire qu'elle est juste ou non. L'examen se dédouble ainsi en une partie éthique et une partie politique, Socrate préférant commencer par cette dernière avec l'argument que se manifestant à plus grosse échelle elle se voit mieux. En effet un régime politique ne peut pas très longtemps dissimuler sa nature, alors que pénétrer dans les profondeurs de l'âme individuelle, c'est beaucoup moins évident. Socrate commence ainsi par reconstruire abstraitement une cité pour comprendre en quoi consiste sa justice et comment peut s'y insinuer de l'injustice. L'idée-force est que la cité est un lieu d'échanges impliquant diverses fonctions, la première consistant à produire les ressources matérielles dont les hommes ont besoin chaque jour. Manger, mais aussi bien manger (art de la cuisine) et même lors des banquets agréments ce sain plaisir civique de la présence de professionnelles (un autre art). Socrate, sans insister, appelle un chat un chat. Mais le poète, le professionnel du muthos, cet homme réputé «inspiré», qu'en faire dans cette cité où n'est pas encore apparu l'injustice, chacun s'estimant gagnant dans l'échange ? Socrate commence par le féliciter chaudement – cet homme merveilleux sait tout imiter, le vice et la vertu, la sottise et l'intelligence, à volonté, sur demande. Pourtant pour finir Socrate l'exile de la cité juste telle que lui, philosophe, la conçoit. En expliquant qu'on n'y a pas besoin d'un tel talent qui ne fournit que des imitations des vraies formes. Ce qui rend son détenteur suspect : il peut se mettre au service de n'importe quel maître, même des pires. Le philosophe chasse le poète, mais pas la poésie – nécessaire à l'éducation des jeunes – une poésie qui sera revue et corrigée par les «gardiens» de la cité – l'élite au pouvoir parce que son éducation – complète, jusqu'aux Idées et même celle qui

les domine et unifie, l'*Idée de Bien* – lui a procuré la connaissance de l'intelligible. On s'est longuement interrogé sur l'idéal politique de Platon. Ce qui est sûr, et d'ailleurs précisément argumenté (livre VIII) c'est qu'il récuse la démocratie, régime incurablement empêtré dans l'opinion, condamné à la démagogie. A peu près ce qu'en pensait Flaubert.

Encore une incise, cette fois ethnologique : qu'est-ce qu'un griot (ou une griotte) en Afrique noire ? Une caste de poètes et musiciens traditionnellement attachés à des familles aristocratiques dont ils entretiennent et célèbrent la mémoire en chantant leurs exploits. Ceux qu'il louent les rétribuent, publiquement. L'objectivité n'est pas le fort de tels artistes, ni l'indépendance d'esprit. Cela peut faire écho à une grande leçon du XX<sup>e</sup> siècle, administrée de Primo Levi à Soljenitsyne : l'histoire est écrite par les vainqueurs.

Dès l'antiquité grecque, le philosophe, athlète du logos, s'est mis à distance des serveurs du muthos. Il fréquente intimement le mathématicien et d'une façon générale le savant, l'homme de l'épistêmê – connaissance rationnelle, c'est-à-dire démontrée, vérifiée, et par suite constamment soumise au réexamen critique. Philosophe et savant partagent leurs valeurs intellectuelles. Souvent le même homme exerce tour à tour les deux activités. La philosophie classique (de Descartes à Kant, en passant par Leibniz) ne remet pas en cause ce grand modèle culturel, cet «idéal-type» (Weber) au très long cours, lors même que son application, du fait de l'accélération du développement des connaissances scientifiques, deviendra de plus en plus difficile.

Par la radicalité de sa position intellectuelle, le conduisant à se séparer de toute littérature, le philosophe semble, anthropologiquement parlant, une figure originale. Même le sage chinois – pour prendre l'exemple d'une grande culture très anciennement écrite – entretient une relation beaucoup plus apaisée et proche avec la littérature, d'ailleurs configurée très différemment de celle de la Grèce (pour résumer en Chine : le muthos est laissé en friches, l'épopée absente et la poésie survalorisée, Confucius lui-même y a contribué, au XX<sup>e</sup> siècle encore le «Grand timonier» de la Chine rouge se plaît à écrire des poèmes en langue classique).

C'est le philosophe qui a ainsi pris l'initiative de la grande séparation. Dans les dialogues de Platon Socrate ne cesse de dire à ses interlocuteurs : maintenant, ensemble, à égalité rigoureuse, nous allons nous interroger sur ce qui est vraiment, sur le réel, alors ne racontez plus d'histoires, et surtout ne vous racontez plus d'histoires. Ce que nous recherchons est d'un autre ordre, impersonnel, relevant du logos, du discours-raison et non pas du muthos, du récit émouvant. Et pourtant Socrate aimait la poésie. A la dernière heure, dans sa prison, il déclare : si l'âme est immortelle, *beau risque à courir*, je pourrai converser à loisir avec Homère – le pied. La mort, ajoute-t-il, c'est cela ou bien le grand sommeil, donc rien à craindre. Le philosophe qui a fait son temps remonte le moral de ses compagnons.

Partons de là : dans la culture européenne il y a une césure initiale, principielle entre philosophie et littérature (où se rangera le roman). La philosophie a d'emblée affirmé sa vocation rationnelle propre en se démarquant hautement de tous les conteurs d'histoires, aussi séduisants et même enchanteurs fussent-ils.

Cette césure est-elle définitive, a-t-elle continué d'opérer ? Il faudra considérer l'histoire de deux grandes activités culturelles. Cette histoire ne montre-t-elle pas des rapprochements, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle où le roman se fait philosophique, avec des chefs-d'oeuvre : *Les lettres persanes*, *Les voyages de Gulliver*, *Candide*. Quant au philosophe, il lui arrivera de se raconter : *Histoire de mes pensées* (Alain), *Les mots* (Sartre) et avant eux leur maître commun, Descartes lui-même, qui au début du *Discours de la méthode* déclare : *...ne proposant cet écrit que comme une histoire ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable*. Ainsi parle, et en français cette fois pour être plus largement entendu, le fondateur du rationalisme moderne, le philosophe national.

La frontière entre philosophie et roman est donc peut-être moins tranchée que la première ne l'avait sévèrement décrété. Ou peut-être se prêterait-elle à des franchissements discrets au cours desquels s'effectueraient malgré tout des échanges et se formeraient des interfaces. C'est cette frontière, cette séparation proclamée que je voudrais examiner d'un peu plus près, sur le plan historique, sans en rester au niveau strictement conceptuel.

Mais avant de prendre cette voie, rappelons l'ambition inhérente au discours philosophique, dès Platon. Ce dernier, rompant avec l'opinion, se dirige vers l'intelligible, *la plaine de la vérité*, très haute plaine qu'éclaire l'*Idée de Bien*. Parvenu à cette hauteur se conçoit, pour penser le réel, un «système» comme vision d'ensemble, panoramique, coiffant chaque science particulière qui ne traite que d'une région rigoureusement délimitée de ce réel. Mais une telle ambition est-elle bien raisonnable eu égard aux capacités cognitives effectives de l'esprit humain ? Hamlet s'en moque, rit du professeur de philosophie : *il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie*. Réplique sarcastique à la prétention théorique de la philosophie qu'on trouve chez celui qui, en Europe, est généralement considéré comme le plus grand conteur d'histoires : Shakespeare. Le poète anglais du XVI<sup>e</sup> siècle rend à Socrate la monnaie de sa pièce.

Mais cette prétention au système, à la vision d'ensemble a vie dure. Même Einstein juge bon de se faire philosophe et écrit *Comment je vois le monde*. Un monde qui n'est pas le monde de la physique mais bien plutôt celui que définit Wittgenstein, dans la première proposition de son *Tractatus* : *Le monde est tout ce qui est le cas* (Die Welt ist alles, was der Fall ist). Huit mots en allemand,

neuf en français, pour dire la totalité de ce qui est. Beaucoup d'hommes, dont de nombreux romanciers, tiennent le philosophe, comme Hamlet, pour un incurable rêveur. Lui se croit suprêmement réaliste.

Revenons à l'histoire, très cavalièrement. Le roman est un genre littéraire dont le succès historique est assez récent, mais considérable par son expansion, d'une remarquable vitalité (que de Prix décernés...). Manifestement associé à la modernisation, scolarisation et individualisation des sociétés, d'abord en Europe et Occident, puis dans le reste du monde, des vieilles cultures écrites de l'Orient à l'Afrique noire de culture toute orale jusqu'à une date récente. Désormais, au sud comme au nord, on écrit des romans. C'est-à-dire qu'on invente et raconte des histoires, à lire, seul, par plaisir. Quelle est la teneur de ce plaisir ? A l'évidence d'ordre imaginaire, sans bouger de sa place. Une maladie infantine, c'est souvent une cure de lecture. Stevenson, Melville, Jack London, des écrivains du lointain, des longues distances, qui rajeunissent la tradition épique. Pour Roland Barthes, le long séjour en sanatorium où se forme le grand lecteur qui en France réveillera une critique littéraire universitaire ronronnante. Le roman est un objet de plaisir privé, généralement solitaire, sans être égoïste, car il se partage volontiers, on signale ses découvertes. Tiens la dernière, en ce qui me concerne : *Boussole* de Mathias Enard. On apprend beaucoup de quelqu'un à regarder de très près sa bibliothèque (geste quelque peu indiscret) : non seulement par le choix des livres qui la composent, mais aussi par leur état, du volume rutilant jamais ouvert au bouquin écorné tant il a été manié. Certains livres, on ne peut pas s'en séparer, on les traite avec égard et les feuillette d'un doigt précautionneux, on souffre de les avoir perdus, à l'évidence ils renferment de la vie. Des compagnons, dit-on.

Une précision avant de prendre une perspective historique. C'est assurément l'Europe moderne qui a conféré au roman sa puissance culturelle. Mais elle ne l'a pas inventé ni n'en a le monopole. La Chine classique n'a pas ignoré le roman. Citons quatre œuvres de référence. *Au bord de l'eau* (XIV<sup>e</sup>), roman d'aventures. *Les trois royaumes* (XIV<sup>e</sup>), roman historique et stratégique. *La Pérégrination vers l'Ouest* (XVI<sup>e</sup>), roman fantastique avec enjeu religieux : héros, le fameux singe-pèlerin qui avec ses compagnons ramène de l'Inde les sutras bouddhiques. *Le rêve dans le pavillon rouge* (XVIII<sup>e</sup>), roman de formation, le *Autant en emporte le vent* chinois, en mieux. On comprend pourquoi, en matière littéraire aussi, les Chinois sont fort difficiles à étonner. Personnellement, mes collègues chinois – des enseignants de langue française avec qui je travaillais à Pékin – je ne les ai vus étonnés qu'une seule fois. La Chine a sa propre histoire de la littérature où le roman français le plus goûté est *Les trois mousquetaires*.

Coup d'oeil cavalier sur L'histoire. Celle de l'Europe et du monde bascule au XVI<sup>e</sup> siècle : acte un de la mondialisation menée par des pays européens dont simultanément la culture (religion, art, science, technique) se transforme en profondeur. Le livre maintenant imprimé connaît une diffusion sans précédent, les grandes langues nationales s'affirment, au dépens du latin qui monopolisait la culture écrite confiée à la garde et surveillance de l'Église. En ce siècle tumultueux surgissent deux immenses figures romanesques : Cervantès et Rabelais. Le premier raconte une histoire de chevalier fou (il se croit toujours au Moyen-âge), le second celle d'une famille de bons géants qui ingurgitent des quantités phénoménales de nourritures terrestres et intellectuelles et sont ouverts à toutes aventures. Dans ce siècle de fer, pleins d'horreurs collectives (dans l'Ancien et aussi le Nouveau Monde) ces deux textes déploient un imaginaire débridé, on rit à chaque page.

Au XVII<sup>e</sup> siècle s'effectue une reconfiguration des sociétés européennes dont les traits modernes sont évidents. Principalement sur deux plans : scientifique et politique. Le premier avec l'entrée en scène de la physique (dont Descartes fait le «tronc» de son arbre du savoir). Galilée – contre qui l'Église mène un combat d'arrière-garde – est le grand nom de cette avancée irrésistible de la connaissance rationnelle et des nombreuses innovations techniques qu'elle permet et promet. En même temps l'État se réorganise et renforce en se dotant d'une administration qui coiffe et à terme condamne le vieil ordre féodal. La rationalisation de l'appareil politique s'effectue initialement dans un cadre monarchique très autoritaire dit absolu – comme le pensait Hobbes et avant lui Jean Bodin – Louis XIV confie la gestion des affaires publiques à de grands serviteurs compétents, pour la plupart issus de la bourgeoisie. De sorte qu'au siècle suivant la République française naissante n'aura pas à créer d'Etat, il est déjà en place, il suffit de le réinvestir et réorienter dans ses missions.

De cette double avancée scientifique et politique la philosophie du siècle est à la fois témoin et acteur, en commençant par Descartes, l'initiateur prudent (il évite soigneusement les questions politiques et religieuses), puis Hobbes déjà nommé, Leibniz, Malebranche, Spinoza, un courant de pensée puissant, d'une intense créativité conceptuelle, dit parfois «grand rationalisme», avec pour aboutissement et sommet, à la fin du siècle suivant, la philosophie critique de Kant. Ajoutons l'apport décisif, au siècle des Lumières, des philosophes empiristes (Locke, Hume, Condillac) qui contribuent à un grand débat sur la raison. La philosophie occupe désormais la position centrale, elle mine l'Ancien Régime, en fait ressortir de plus en plus ouvertement l'irrationalité. Ciblant l'État, elle atteint l'Église. En matière d'anticléricisme le curé Meslier (que Voltaire admire) vaut facilement Marx.

Au cours de ces deux siècles, si philosophiquement féconds, le roman se développe aussi, comme en parallèle, évidemment à l'adresse d'une minorité sociale. Au XVII<sup>e</sup> le plus grand succès dans les cours européennes est *L'Astrée*, roman d'amour, avec sa *carte du Tendre*. On baigne dans l'imaginaire, le merveilleux, le raffiné, les pauvres sont des bergers et des bergères au physique gracieux. En un temps où il y a encore des famines et des épidémies. Voyez la correspondance de Madame de Sévigné ou les *Caractères* de La Bruyère ou les *Mémoires* de Saint Simon. Trois écrivains qui ne romancent pas.

Le roman prend encore de l'ampleur au siècle des Lumières. Il fait même événement, avec Montesquieu, Swift, Voltaire, Diderot, Rousseau. Mais c'est un roman philosophique dont le lectorat choisi déchiffre, codé, le message politique, presque toujours satyrique. Valéry soutenait que le lecteur du XX<sup>e</sup> siècle ne comprenait plus la totalité des allusions dont sont parsemées les *Lettres persanes*. Ce lecteur trop habitué à l'écriture directe, cash, de la société démocratique, a perdu la subtilité du lecteur d'Ancien Régime. En France en 1789 quelque vingt pour cent de la population maîtrise l'écrit (même proportion en Chine en 1949).

A l'âge classique philosophie et roman progressent ainsi de concert, mais la première ne fait guère mention du second, à l'exception notable de Rousseau, outsider qui n'a pas fait un jour d'école, il recommande pour l'éducation d'*Emile* la lecture d'un unique roman : le *Robinson* de Daniel De Foe. En Ancien régime, ordre social très hiérarchique, le roman est regardé comme un genre littéraire mineur, convient aux jeunes filles.

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que le roman s'épanouit vraiment, après l'épisode révolutionnaire et napoléonien. De ce processus européen et même occidental – il faut y inclure Jack London à San Francisco - le philosophe américain Richard Rorty propose une interprétation historique. Schéma en trois temps, par lesquels serait passée la culture européenne : théologie, philosophie, littérature. Au Moyen Age pensée et culture sont théologiques, priez, repentez-vous, confiez votre âme à Dieu, dit-on aux mourants. La préoccupation essentielle est sotériologique : sauver son âme. On craint l'Apocalypse. Cet âge théologique prend fin avec la crise religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle où la chrétienté se fracture et se fragmente définitivement, cependant que se profile discrètement l'incroyance. Arrivent juste après des philosophes dont la pensée est potentiellement révolutionnaire, même si comme Descartes ils s'en défendent. La philosophie cartésienne, toute de méthode et au service de la science, conduit aussi bien à la machine à vapeur qu'à Claude Bernard et Pasteur. Pour parler comme Foucault, à la mise en place du bio-pouvoir. Mais ce XIX<sup>e</sup> est aussi le siècle de Marx qui effectue une critique globale du processus industriel en cours, non pas pour revenir en arrière, au brave artisan, mais pour dépasser le temps présent, dialectiquement, vers un état de société aussi efficace mais plus juste. Marx

n'est pas un nostalgique, c'est un moderniste subversif. Il récuse globalement les philosophes de son temps : des théoriciens petits bourgeois, produits de leur époque, pour la plupart complices de son ordre politique. Mais le grand rebelle juif allemand, personnellement issu de bonne famille – sa mère déclare : - que n'a-t-il amassé un peu de capital au lieu d'en parler tant - fait l'éloge de Balzac, romancier monarchiste, qu'il juge plus profond et lucide que Zola, bourgeois républicain, qui a pris parti contre la Commune de Paris - c'est le test pour Marx qui trouve Victor Hugo politiquement ambigu.

Bref, au cours du XIX<sup>e</sup> les voix qui comptent et portent sont celles des romanciers et des poètes. Excellent et novateur dans les deux genres littéraires : Victor Hugo, figure centrale de son siècle. A ses obsèques, sans consignes, sans deuil officiel – la Troisième République craignait des désordres - le peuple de Paris sort massivement des maisons, des magasins, des fabriques et suit en silence la simple charrette portant le corps de l'écrivain qui avait bien stipulé : - Je suis croyant mais pas d'église à mes obsèques. Au cours du XIX<sup>e</sup> le public instruit qui ne cesse de s'étoffer délaisse les philosophes – qui dominaient la scène au siècle précédent – pour se plonger dans les romans : Balzac, Dickens, Hugo, Sue, Dumas fournissent, et les grands Russes. Dumas, véritable entrepreneur du roman, il a des employés, des «nègres», il fait fortune. Le roman est porté par une presse en pleine expansion sous forme de feuilleton, on s'arrache ainsi *Les mystères de Paris* d'Eugène Sue. Suivront très vite le roman policier, le roman d'aventures pour qui Sartre, dans *Les mots*, avoue son amour de jeunesse.

Sur le plan des idées, on préfère maintenant au philosophe, pâle universitaire, exemple Victor Cousin, le penseur de rupture dont Marx est le modèle. C'est aussi, quoiqu'à une autre échelle, bien plus confidentielle, le parcours existentiel de Nietzsche, de la très brève carrière universitaire à la vie errante entre lac suisse et Riviera.

Au XX<sup>e</sup> siècle le processus s'accroît : plus de figures philosophiques marquantes mais plein de romanciers. De la Révolution française, on avait dit : c'est la faute à Rousseau. Du nazisme on ne songe pas à dire : c'est la faute à Heidegger qui fut pourtant un nazi obstiné. Au XX<sup>e</sup> siècle le domaine romanesque est extrêmement riche et pluriel, il investit la vie, et notamment la vie politique dans ses formes nouvelles, angoissantes, voire effrayantes, de Kafka à Kundera, d'Orwell à Pasternak et Vassili Grossman. Sans parler des témoins, des écrivains qui ne racontent pas mais seulement rapportent ce qu'ils ont vu et vécu : de Primo Levi et Robert Antelme à Chalamov et Soljenitsyne. Rorty a raison : par rapport à ces monuments littéraires les œuvres des philosophes sont minces, secondaires. Et rappelons : l'activité romanesque se répand au XX<sup>e</sup> siècle sur tous les continents : Rushdie, parmi cent autres.

Est-ce à dire qu'aujourd'hui le projet philosophique a perdu tout sens et qu'on puisse se contenter de romans et de récits ? Absolument pas, car la nouveauté même de cet aujourd'hui, ses visages complètement inédits, son échelle même – j'entends démographique – demande à être pensés. Et on cherche des philosophes qui s'en chargeraient. On a même le sentiment d'une certaine urgence.

*L'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre. Car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne se présente que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent ou sont en voie de le devenir.* C'est Marx qui parle, péremptoire. Mais ne cède-t-il pas ici, une fois encore, à l'optimisme dialectique ? A tout problème humain, sa solution, surmontant toute antithèse sa synthèse. N'est-ce pas là une pétition de principe métaphysique, très XIX<sup>e</sup> siècle, avec son optimisme historique foncier ? Les lendemains sinon qui chantent, du moins qui inexorablement avancent. Marx encore : *Les hommes font leur propre histoire.* Certes, qui d'autre la ferait ? Qui croit encore, comme Bossuet, à la Providence divine ? Mais si, tout au contraire, c'est vers une catastrophe qu'on avançait collectivement, par nos actions même rendant les terres infertiles, empoisonnant mers et cours d'eau, rendant l'air irrespirable. Comment construire là-dessus un avenir humain, et d'abord un ordre international stable ?

A la fin du siècle dernier on relisait Marx (Althusser), on relisait Nietzsche (Deleuze), on relisait Freud (Lacan), cependant que les études d'histoire de la philosophie atteignaient un degré remarquable de précision, mais sous forme de travaux confidentiels. Doit-on en philosophie poursuivre l'effort dans cette direction érudite ? A l'évidence il y a beaucoup plus urgent que d'inspecter interminablement le passé de notre culture et de commémorer à tout va. Non qu'il faille oublier ce passé philosophique ou estimer que les œuvres de Platon et Aristote ne sont ni plus ni moins intéressantes que les mythologies amérindiennes, dans un grand relativisme fourre-tout ? Il importe désormais de faire ce qu'au fond les grands philosophes – mais y en a-t-il de petits ? - ont toujours fait : penser le réel. Toute philosophie, replacée dans son cadre historique, est réaliste. Les Stoïciens comme les autres. Voyez leur métier : Marc Aurèle, empereur, Sénèque, politique et grand financier. Ce ne sont pas des activités de rêveurs ou de glandeurs. Le thème stoïcien central, c'est que seul le présent est réel, que le philosophe doit y consacrer tous ses soins, au lieu de regretter le passé ou d'attendre l'avenir, temps qui n'est plus ou qui n'est pas encore, temps creux, fantômes, fantasmes, dont le sage se débarrasse d'un coup d'épaules définitif. Nous pouvons encore entendre cette leçon morale vieille de quelque deux millénaires, et, en suivant le dernier Foucault (*Histoire de la sexualité*), réexaminer les exercices qu'elle préconise pour l'obtention de la

sagesse, à tous les âges de la vie. En revanche, il y a un point où on se sépare du stoïcisme ancien : c'est le conservatisme politique foncier qui résulte de sa croyance en un Destin ou Providence. Sa vision du cosmos est digne d'un enfant de cinq ans, comme on l'a dit de la physique d'Aristote. Alors que tout porte à croire que le citoyen romain stoïcien était moralement très supérieur au citoyen occidental contemporain, en particulier quand il abordait la question de la fin de vie. Mais nous sommes à présent plongés dans une situation collective, et nous le savons, qui exclut la solution de l'acceptation de l'ordre des choses. Accepter, c'est sombrer. On ne voit de futur que dans une résistance à cette dérive.

La cosmologie scientifique conserve-t-elle quoi que ce soit du cosmos stoïcien nécessaire et beau ? Les intuitions du matérialisme antique (atomes et hasard) semblent rétrospectivement beaucoup plus prometteuses. Le monde nous paraît parfois beau – de moins en moins, d'ailleurs, avec l'urbanisation proliférante et avec les catastrophes naturelles à répétition – mais comment y discerner de la Providence ? Toutes les sciences, de l'histoire à la physique, en passant par la biologie, décrivent le réel comme troué de hasards. Comme hasard et nécessité, selon l'expression dont Jacques Monod, le grand biologiste, a fait un titre de livre. Quand Einstein vieillissant écrit : *Dieu ne joue pas aux dés*, un des fondateurs de la physique quantique lui réplique : *ne dites pas à Dieu ce qu'il doit faire*. La science est un discours qui se complique et rectifie sans cesse, sans jamais revenir en arrière. Second principe de la thermodynamique : l'évolution d'un système physique est entropique, l'énergie s'y dégrade, le désordre y progresse. Peu probable qu'on revienne à la conception d'un système stable. Aussi improbable qu'une terre immobile ou plate.

Reconsidérons le roman que Rorty place dans la culture en position désormais dominante. A quoi tient sa force ? Comme dans les arts martiaux d'Extrême Orient : à sa souplesse extrême. Avec une liberté apparemment sans limites, il explore la vie, la décrit et aussi l'imagine (science-fiction). Il peut aller partout, ne s'interdit rien. Ne se limitant pas au réel, il s'aventure dans le possible – créer des mondes qui n'existent pas, ou pas encore. Après le grand-père, maître du genre, Jules Verne : Bradbury, Isamov, Philip K. Dick. Le romancier anticipe l'avenir, mais également revient vers le passé qu'il triture et recompose savamment : *Le Seigneur des anneaux* (1954), littérature dite de fantasy. L'auteur, Tolkien, qualifie son œuvre de *conte de fées pour adultes*, cet érudit en matière de langues et civilisations n'a cherché, dit-il, qu'à *amuser* ses lecteurs. Une seule remarque sur ce large pan du roman moderne et contemporain et qui sort hardiment, pour parler comme Kant, du domaine de l'expérience : ses récits débridés respectent cependant une forte logique interne qui est, je crois, la condition de leur charme. Incohérents, ils cesseraient de captiver, les livres

tomberaient des mains. Comme quoi se maintient du logos dans la fiction la plus libérée.

Le romancier raconte ce qu'il veut. Mais à peine a-t-il commencé – *il était une fois* – il doit être cohérent. Même et surtout s'il est un romancier pour enfants. Exercice auquel se soumettait Michel Tournier – une pointure du roman français : *Le roi des aulnes*, la réécriture du *Robinson* – et qu'il trouvait très difficile. Car l'enfant, dans son attention extrême au concret, réagit à la moindre incohérence.

Libre dans son rapport à l'avenir comme au passé, mais toujours cohérent dans ses fictions, le roman ne délaisse pas le présent, bien au contraire. Survient une pandémie. La philosophie n'a rien à offrir, me semble-t-il. Si on se tourne vers la littérature, le compte est vite fait : les historiens grecs pour les épidémies de l'antiquité, le récit de De Foe pour celle de Londres au XVII<sup>e</sup>, une nouvelle de Jack London, la série historique du Giono stendhalien, *Le hussard* et suite, *La peste* de Camus, mais là sur le mode métaphorique. Et puis on a constaté que l'approche la plus réaliste se trouve dans un roman policier-fiction de l'écrivain sud-africain, Deon Meyer, un gros roman de 2016, *L'année du Lion* qui imagine une épidémie incontrôlée et dévastatrice en Afrique du sud, provoquant l'anarchie dans le pays, où un groupe de fortune tente de reconstruire un ordre social, un mini Etat qui doit d'abord se défendre contre des bandes de pillards en motos. Le leader de cette société renaissante qu'accompagne son fils de quatorze ans, la mère a disparu, cite fréquemment Spinoza, sa référence philosophique et politique. C'est un homme épris de paix, au milieu d'un monde chaotique. Un bâtisseur dont l'autorité se verra contestée de l'intérieur par un individu qui se dit religieux et qui bien sûr veut le pouvoir. J'ai pris un vif plaisir à cette lecture, que je referai sans doute. Deon Meyer s'est montré modeste, mais a indiqué qu'il s'était longuement documenté auprès des épidémiologistes.

Voici un romancier d'un genre dit inférieur, de gare, qui pourtant a devancé le présent. Mais l'oeuvre de Kafka ne l'a-t-elle pas fait à sa manière, dans une forme romanesque complètement nouvelle et rappelant pourtant les contes de Grimm (observation de Marthe Robert) ? Et aujourd'hui avec le plus crû réalisme les romans de Houellebecq ? Son aîné, Michel Tournier, l'avait honnêtement relevé : *Plate-forme* (2001) raconte le tourisme sexuel, au stade mondialisé de cette industrie nouvelle, et anticipe sa prise en otage par le terrorisme islamiste. Restant dans une forme balzacienne, Houellebecq est le Céline contemporain, d'ailleurs il lui ressemble, en plus laid. Il est le seul romancier français vivant de lectorat international.

Certes, par cette capacité libertaire débordante, irrépressible, le roman inquiète. Les sociétés conservatrices le regardent de haut, comme de la sous-littérature, mais surtout avec défiance et au premier écart le censurent – *Madame Bovary* :

une histoire jugée inconvenante et même immorale. Tout ordre politique autoritaire tient sévèrement à l'oeil le roman. Quant aux divers totalitarismes, ils l'étouffent ou l'asservissent, il circule alors sous le manteau, de main en main.

Quand Gide dit : l'art vit de contraintes et meurt de liberté, oui, mais sur le plan formel. Sur le plan du contenu, le roman s'est émancipé de toute contrainte, de tout interdit, il trouve sa matière partout. Ce pourquoi il se distingue parfois difficilement du récit qui n'invente pas, mais rapporte et témoigne. Les livres de Patrick Modiano et Jean-Marie Le Clézio – deux Prix Nobel - sont-ils romans ou récits, histoires inventées ou rapportées? La réponse n'est pas toujours évidente. Moins évidente que pour ceux de Simenon, romans, dont on jurerait pourtant qu'il a rencontré les personnages dans la vraie vie, comme on dit. Gide qui admirait Simenon, à ses yeux le raconteur d'histoires à l'état brut, pour sa part ne s'est rien interdit, ni sur le plan formel (*Paludes*, 1895) ni sur le plan moral (*Corydon*, 1911), et *Les Faux-monnayeurs* (1925) déploient une construction romanesque exceptionnelle.

Roman, liberté totale. A présent, dans les sociétés démocratiques, il n'a guère plus de limite juridique que la diffamation. Je pense à cette affaire, dans un village du cantal où vivait récemment un écrivain. La publication d'un de ses romans a déclenché une réaction populaire rageuse, des villageois ont cru se reconnaître, on l'a agressé, cassé sa voiture, insulté sa famille, il est parti, je crois. A cette limite près, venant des lecteurs, il est interdit d'interdire. On est même friand, comme lecteur, de pénétrer dans un milieu inconnu et opaque, l'espionnage, la haute finance, la prostitution, la prison, les hautes et basses eaux troubles du corps social. Le roman fait feu de tout bois.

Une telle vitalité du roman ne conduit-elle pas la réflexion philosophique à réviser complètement ses vieilles positions à son égard ? C'est ce que fait la philosophie du Vivre de François Jullien. Certes, il n'est pas le premier dans cette voie, il s'inscrit dans une tendance apparue au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les deux continents philosophique et romanesque se rapprochent soudain : Bergson, philosophe de la durée et Proust, romancier de la durée, à travers une œuvre sans précédent qu'il intitule *Recherche*. Le philosophe Jankelevitch commente savamment l'un et l'autre. Un pas de plus, et la jonction s'opère directement dans la philosophie existentielle issue de la phénoménologie de Husserl : Sartre et Camus, maîtrisant les deux types de discours, écrivent des ouvrages tour à tour philosophique et romanesque (également de théâtre, reportage, biographie et autobiographie). Ils renouent avec le type d'écriture qui a brillé au XVIII<sup>e</sup> siècle, De Gaulle ne s'y trompe pas : à ceux qui lui conseillent de faire poursuivre Sartre il répond : - On n'emprisonne pas Voltaire. Sartre décrit la contingence dans un roman dense et sarcastique, que Gide admire : *La nausée* (1938). Quelques années plus tard, il analyse la

contingence dans *L'Être et le Néant*. Même démarche de Camus, à propos de l'absurde. On ne leur connaît pas de successeurs comparables dans les lettres françaises. Lévi-Strauss tente d'écrire un roman, mais au bout de cinquante pages se relit, accablé («du mauvais Conrad») et renonce définitivement. Il écrit alors *Tristes tropiques*, mémoires d'un ethnologue qui *hait les voyages et les explorateurs*. Plus tard, âgé, on le presse de leur ajouter une suite. Il refuse, se contentant de distiller, généralement dans la presse, parfois à la télé, ses réflexions désenchantées sur le monde contemporain qu'*il n'aime pas*. Bref, François Jullien n'est pas sans prédécesseurs, même s'il tient à s'en écarter. Ce sera le sujet du prochain exposé.

## Philosophie et roman 2

Je reviens un instant sur l'exposé précédent. Il se proposait assez imprudemment, à propos des relations entre philosophie et roman, de faire une sorte d'état historique des lieux. L'imprudence tenant à l'immensité du champ concerné.

Résumons-le pourtant. Un contentieux profond oppose le philosophe et le romancier, dont l'origine me paraît grecque et bien explicitée par Platon. La philosophie est mise en œuvre d'un logos qui se propose rien de moins que de dire l'Être, à travers un système, sans recourir à aucun muthos, aucun récit. Ce discours rationnel prend la forme d'une métaphysique qui surplombe et intègre la connaissance scientifique répartie en diverses régions d'application, en sciences particulières. Entre le philosophe et le savant aucun contentieux, ils partagent les mêmes valeurs intellectuelles fondamentales, au seul service de la Vérité.

Ce schéma a la vie dure puisqu'on le trouve encore chez Descartes, fondateur de la philosophie moderne qui fait de la métaphysique les racines de l'arbre de la connaissance (métaphore biblique) et de la physique son tronc. Au bout des branches, comme fruits, les diverses sciences.

Tout récit est abandonné à la littérature où le roman, justement à l'époque moderne, prend la part principale. Un récit qu'il soit rapporté ou inventé est toujours situé et daté – *il était une fois* - il décrit des existences individuelles dans lesquelles il s'enfonce mais aussi se limite. Il est dans le concret et le singulier. Il entend d'ailleurs divertir et non pas professer. On imagine mal un homme d'État romancier – ou bien à la retraite (Giscard : avec un succès très relatif) – alors qu'il est de bon ton qu'un politique possède une formation philosophique (l'actuel président aurait été dans sa jeunesse disciple de Ricoeur).

Sur cette constatation de base – une fracture dans la culture européenne, mais une fracture féconde – l'exposé en avait, très cavalièrement, suivi les péripéties dans l'histoire moderne pour conclure qu'au XX<sup>e</sup> siècle un rapprochement et

même une collaboration s'étaient effectués à travers la philosophie existentielle. En soulignant aussi que ce siècle « solitaire et difforme » (Sartre) avait été bien plus inventif sur le plan romanesque que philosophique. Il est significatif que Sartre qui s'emploie à relier les deux bords soit lui-même un critique littéraire des plus incisifs (*Situations I* passe en revue les principaux romanciers contemporains) et qu'il ait consacré des milliers de pages à Flaubert, saint patron de la littérature française actuelle.

La philosophie du Vivre de Jullien me semble poursuivre cette lancée existentialiste, mais en s'en écartant. Caractérisons cette philosophie. Elle renonce une bonne fois à penser l'Être pour explorer et élucider le Vivre humain. Ne rêvons plus de système, c'est d'un *filet* dont nous avons besoin. Un filet sert à capturer. La philosophie ne se représente plus comme *quête* d'une *source* intelligible – le modèle platonicien, d'ailleurs si utile à la religion : « Platon pour disposer au christianisme » (Pascal) – mais comme *enquête* dont elle attend la mise au jour de *ressources*, à *exploiter*. D'entrée de jeu une telle réflexion s'installe dans l'immanence de l'expérience des choses, elle redescend, elle atterrit.

Les conditions sont posées pour une réconciliation et peut-être davantage entre philosophie et roman, car ils visent désormais le même objet : vivre. Jullien : *vivre est la grande affaire du roman...Le roman a pour vocation de représenter les hommes en tant qu'ils vivent*. Pas de roman sans un homme au centre, et même deux : *Robinson* et *Vendredi*. Absolument tout seul Robinson finirait par sombrer dans la folie. Entre philosophie et roman une négociation s'impose, pour établir et clarifier les conditions d'une entente cordiale.

Par ailleurs cette nouvelle orientation philosophique ferme d'autant plus définitivement le long chapitre de l'ontologie qu'elle pense le Vivre comme processus. Le vivre à la racine, en première et deuxième personne, je vis, tu vis, mais aussi le vivre des groupes, nous vivons, ils vivent, des sociétés en constante recomposition interne, ne serait-ce que par le renouvellement des générations. L'identité conçue comme essence programmant l'existence est un leurre, puisqu'à l'échelle individuelle comme collective cette identité se fait, se défait et se refait sans cesse, sur un mode processuel. Simple exemple : les Français d'il y a seulement un siècle, la génération de mes grands parents qui pendant quatre ans se sont massacrés avec les Allemands, dans le face à face des combats de tranchées, on a de la peine à les comprendre aujourd'hui où le militaire est un professionnel de la guerre, un technicien très pointu. Mais le refus de l'essentialisme était déjà chez Sartre, en toute clarté. Qu'ajoute Jullien ?

D'abord une prise en compte de la difficulté de l'accès au vivre qui à Sartre ne posait guère de problème. Pour l'auteur de *L'Être et le Néant*, la conscience est transparence dont une réflexion dite «pure», balayant toute «mauvaise foi»

relevant d'une réflexion «impure», atteint le fond si elle en a la volonté. Jullien, lecteur de Freud et de Lacan, ne croit pas à une telle transparence, interprétation «idéaliste» du cogito cartésien.

Ce qui fait difficulté pour l'accès au vivre, c'est justement son immédiateté. Vivre est en moi toujours déjà là. Sur ce fleuve d'Héraclite interne je n'ai pas de prise : il ne cesse de s'écouler, sans que, sautant sur une berge, je puisse observer cet écoulement. Alors pour parler de moi et des autres, je dois me contenter d'étiquettes approximatives qui simplifient indûment des processus qui m'échappent, dans le silence de leur déroulement. Par exemple je suis âgé, j'ai pris de l'âge, mais sans m'en rendre compte, il a fallu qu'on me le fasse sentir ou remarquer. J'aime ceci, je n'ai plus de goût à cela, sans discerner quand et comment cela a commencé. Je n'aime plus le cinéma où étudiant j'allais chaque jour. Dans une situation inattendue, on est parfois surpris par ses propres réactions. On peut demander à autrui de la fiabilité – mettre en accord ses actes et ses paroles – mais de la sincérité – mettre en accord ses paroles et ses sentiments – c'est excessif, puisqu'on n'est pas certain d'y parvenir soi-même, de pouvoir lui rendre la pareille. La morale confucianiste s'en tient à la seule fiabilité, elle ne s'intéresse pas à la sincérité, en Extrême Orient on réprovoque d'ailleurs la franchise incontrôlée, c'est pourquoi cette morale est ritualiste, il faut en permanence couler son geste et sa parole dans les formes convenables, préétablies. Fin de l'incise.

Vivre se dérobe aux discours sur la vie qui de fait s'appuient sur une petite collection de truismes qu'on (se) ressert sans cesse. Truisme parfois d'allure érudite : carpe diem, cueille le jour. Un «pont» survient au mois de mai, et on s'applique à carpediémiser allègrement.

Selon Jullien on ne saurait *dire* le Vivre, il est ineffable, il est infra-langagier. Mais il est possible de l'*évoquer*. Trois stratégies discursives s'offrent comme autant de *biais*, d'accès indirects. Trois et seulement trois : un discours religieux, un discours de notation au vol et le roman.

Remarquons que l'Extrême Orient a su user de ces trois stratégies, mais que c'est l'Europe moderne qui a porté le roman à son point d'accomplissement, et toutes les autres cultures l'ont suivie sur ce chemin : Salman Rushdie, emblème d'ailleurs tragique de la mondialisation du roman

Le discours religieux est frontalement *anti-logique*, un défi à la raison à travers paradoxes et invraisemblances. Qui veut conserver sa vie la perd et c'est en la perdant qu'elle sera sauvée, heureux les simples d'esprit qui donnent leur foi sans calculer. Credo quia absurdum. je crois par ce que c'est absurde. En Occident chrétien ce discours est concentré dans les *Evangiles*, et particulièrement celui de Jean. Mais le taoïsme extrême-oriental dans la suite de Zhuangzi renverse aussi la logique ordinaire avec ses propres paradoxes que peaufinera le bouddhisme Chan (zen en japonais). La seconde stratégie discursive, c'est la notation du tout petit fait, du détail significatif, au vol, sur un

carnet – objet qu’un intellectuel chinois a toujours sur lui, avec de quoi écrire, pour fixer immédiatement ce qui passe. Cette stratégie s’élève à l’art avec le haïku japonais, et s’inscrit dans une culture beaucoup plus esthétique que religieuse. Elle ne présuppose rien de plus qu’une intense attention à l’expérience interne et externe. Et là l’homme d’Extrême Asie est un maître. *Imiter le Chinois au coeur limpide et fin* (Mallarmé). Sa forme de base, normale est le journal personnel où de façon éparpillée, non construite, s’alignent les notations où *transparaît* le vivre. Enfin, troisième stratégie discursive, le roman que la Chine classique a également pratiqué, sous l’influence du bouddhisme, mais que l’Europe moderne a déployé dans toute son ampleur. Jullien : *Le roman a été la grande machine à penser vivre, et plus encore à l’époque moderne.*

Comment opère le romancier? Il construit un *dispositif*. Jullien : *Un roman est un dispositif à capter et à capturer ce qu’est vivre.* Deux dispositifs modèles sur quoi nous reviendrons : celui de Balzac au XIX<sup>e</sup> siècle, celui de Proust au XX<sup>e</sup>. A l’oeuvre dans chacun une capacité de base, indispensable : vivre, s’il *ne se voit pas, ne cesse d’offrir des indices...que sait repérer le romancier.* Ce dernier se singularise par un oeil acéré braqué sur les choses de la vie, saisissant et engrangeant des signes très discrets, éphémères que nous, individus ordinaires, n’apercevons qu’un instant, fugitivement. Le roman nous les restitue, nous les reconnaissons et acquerrons ainsi une perception plus claire et fine des choses et des autres. Le roman apprend à voir le monde. Mais comment restitue-t-il ces indices, par et dans quelle langue ? On ne peut répondre que négativement, tant les styles et écritures romanesques sont divers. En langue française quoi de commun entre l’abondance lexicale de Balzac, la précision coupante de Stendhal, la sinuosité grammaticale de Proust et la simplicité incolore de Simenon? Sans parler de l’écriture débridée, sans précédent de Céline ni du style de Colette souvent déclaré le meilleur du siècle dernier : quand l’autrice des *Claudine* décrit une scène collective on évolue en plein milieu. Ce qu’on ne rencontre pas à cette hauteur du roman, et qui pullule dans les mauvais, ce sont les clichés, les généralités ressassées, celles qui meublent la communication courante.

Un grand roman, c’est une histoire non encore lue, qui s’écarte de tout ce qu’on a lu, donc singulière, même si sa matière (événements relatés) n’a rien d’exceptionnel. Soit *Un balcon en forêt* de Gracq et *Le train* de Simenon. La même période vue des Ardennes, puis de la plaine du Nord. Deux histoires, un homme et une femme, très simples et pourtant intenses, qui chronologiquement s’enchaînent à peu près : «Drôle de guerre», puis «Exode». D’un côté les militaires appelés qui attendaient dans leur casemate, en pleine nature, une attaque qui ne venait pas. De l’autre des multitudes de civils, en juin 40, qui s’entassaient dans des trains pour fuir l’avancée de l’armée allemande. Gracq et Simenon sont de formation très différente, un géographe distingué, un journaliste de faits divers, chacun très porté sur le sexe opposé. Traverse

ces deux récits complètement différents (dans la solitude silencieuse de la forêt, dans la cohue confuse des gares) une intelligence bien particulière.

La psychologie définit et sait mesurer une intelligence dite générale tout en ciblant précisément des intelligences particulières généralement inégales : verbale, logique, technique... On peut être intelligent avec les mots, avec les abstractions, avec les choses, avec les hommes mais normalement à des degrés différents. Un esprit qui excelle en tout domaine est «effrayant» (ce que dit Chateaubriand de Pascal). Mais il est une autre intelligence rebelle à la psychométrie, non mesurable parce que résultant exclusivement de l'expérience vécue. A l'égard de cette expérience, elle est *décapante*, elle balaie, dissipe les faux-semblants et illusions pour faire *paraître à nu, déshabillé* le vécu dont se distingue soudain le *filigrane*. Elle ne procède pas logiquement, analytiquement, mais résulte d'une *décantation* silencieuse d'où surgit une brusque intuition – que dit le verbe assez récemment importé de l'anglais : réaliser. Cette forme d'intelligence qui réalise d'un coup, dans l'instant, est complètement indépendante du niveau d'instruction, mais liée intimement à une somme de vécu. Un scientifique éminent peut en être dépourvu, une femme ne ménage pas en manquer. C'est une intelligence d'ordre existentiel que Jullien conceptualise dans un essai intitulé *Une seconde vie*, 2017 avec le simple terme de *lucidité*, mais rechargé de sens.

Le grand romancier, toujours, dispose et au plus haut point de cette forme bien particulière d'intelligence, la lucidité. Je dis grand romancier pour un genre littéraire qui désormais prolifère. En passant c'est un des paradoxes du temps présent : on lit de moins en moins, mais on écrit de plus en plus, notamment des romans qui ne brillent pas tous par la lucidité.

Le triomphe du roman – la thèse de Rorty précédemment évoquée – survient au XIX<sup>e</sup> au cours duquel la scolarisation, arme principale de la démocratie, explose. Au siècle précédent, celui des Lumières, les philosophes s'étaient emparé du roman, inventant des histoires pour attaquer l'Ancien Régime, en faire la satire, le ridiculiser. Voltaire était tenu pour le champion de ce renouveau du roman à la fois philosophique et politique. Mais, une fois abattu l'Ancien Régime, après l'épisode révolutionnaire et napoléonien, le roman change de braquet, il devient affaire de pur romancier, et cela se passe en France, avec Balzac. N'en déplaise à Nabokov qui dans *Autres rivages*, son autobiographie, fait la fine bouche : l'auteur de *La comédie humaine* est le premier géant du roman moderne.

Balzac *enquête*. Comme un policier attentif que sa longue carrière conduira à visiter tous les milieux sociaux. Le commissaire Maigret se profile déjà. Balzac ne se raconte pas – à la différence de Chateaubriand qui marche sur les brisées du Rousseau des *Confessions* – il raconte, mais il raconte tout. Non pas le fatal quart de siècle – 1789-1815 – mais la société sans précédent, réveillée, bousculée, agitée, "chaude" (Lévi-Strauss) qui en résulte. L'enquête doit être

complète, parcourir toute la hiérarchie sociale, redescendre des figures aristocratiques jusqu'aux marginaux, que les circonstances nouvelles ont d'ailleurs rapprochés, et aller de Paris à la province, car s'il n'y a pas de France sans Paris – qui vaut bien une messe, comme l'a dit un prince fameux – Paris est la capitale de tout un pays, cette collectivité singulière, énigmatique, la France. Nombreux seront les romanciers d'un lieu : Colette la Bourgogne, Mauriac le Bordelais, Giono la Provence, Bosco le Luberon. Aujourd'hui les deux Pierre, Michon en Creuse, Bergounioux en Corrèze. Balzac opère à l'échelle d'une nation, et pourtant sans train ni automobile ni avion. Au XX<sup>e</sup> siècle, pour l'arpentage romanesque de l'hexagone, seul Simenon me paraît à la hauteur de Balzac, il n'a même pas omis l'Auvergne (*Maigret à Vichy* : pendant que Madame Maigret fait la cure, le commissaire qui s'ennuie un peu, donne un coup de main, discrètement, à son collègue local). Simenon romancier francophone non français, dans un précédent exposé j'ai évoqué *le cas Simenon*.

Jullien : *La Comédie humaine est bien une des plus grandes enquêtes, l'une des plus systématiques et des plus complètes, explorant sous le jeu des passions dévorantes et dans tous les recoins de l'oeuvre jusqu'où vivre peut se déployer dans ses possibilités.* L'ingrédient que manie magistralement Balzac, c'est en effet la passion ou plutôt les passions. Certes il n'est pas le premier, il a derrière lui une tradition qui remonte jusqu'au théâtre grec, à Eschyle et Sophocle. Son génie est de réinstaller la passion, mais dévorante, exclusive, y compris l'amour, dans son époque, d'en retrouver la circulation dans tout le corps social. Les passions contradictoires, l'avarice féroce d'un profiteuse de la Révolution, le père Grandet, monstre intelligent qui sacrifie sa femme et sa fille unique à son obsession, et l'amour paternel aveugle, à en mourir, pour deux filles gâtées et ingrates, le père Goriot. La monarchie absolue au XVII<sup>e</sup> avait permis que soient représentées au théâtre les passions humaines, mais transposées dans un cadre éloigné par le temps ou l'espace. Avec Balzac, c'est ici et maintenant, et le seul juge, ce n'est pas le bon plaisir d'un monarque, ce sont les lecteurs. Marx en est, admiratif. Dans ce roman nouveau le jeu social des passions humaines s'entrechoquant s'élève souvent à la tragédie, la mort y est omniprésente, le temps d'une vie réduit à la durée de *La peau de chagrin*. Et pourtant Balzac intitule l'ensemble *La comédie humaine*. C'est qu'à la différence du théâtre antique il n'y a plus de chœur pour accompagner et commenter l'action ni de dieux pour y assister de très haut. Désormais, *les hommes font leur propre histoire*, seuls, sous un ciel vide. Marx, encore.

Lisant les aventures de *Rastignac*, *Vautrin*, *Rubempré*, on a l'impression d'assister à la naissance de la société moderne. Le *Jean Valjean* des *Misérables*, au contraire de tous ceux-là, est un mythe, un super-héros, on ne l'a jamais rencontré dans la vraie vie, tandis que des petits Rastignac il y en a partout. Mais dans *Les misérables* le super-héros se meut et lutte dans la société telle

qu'elle est, où, pour manger, il arrive qu'on doive vendre une de ses dents. Jean Valjean incarne l'espérance de Victor Hugo pour qui «ceux qui vivent sont ceux qui luttent». Je ne vois pas de telle figure dans le roman du XX<sup>e</sup> siècle, si ce n'est en survivant(e)s des camps de concentration et d'extermination. Mais le bagne de Toulon qui n'a pas détruit Jean Valjean n'est pas Auschwitz.

Panromancier, Balzac s'épuise à bâtir un édifice complet, une vue d'ensemble de cette société livrée aux passions, qui d'un même mouvement construit et détruit, d'où la religion, c'est-à-dire la pensée de l'éternité, s'est retirée, où le temps humain est limité, chacun joue sa partie, une fois seulement. Depuis lors beaucoup de romanciers, en France et ailleurs, tenteront de relever le défi balzacien. Au XX<sup>e</sup> siècle ne me semble s'en être approché que le seul Simenon, mais de manière sauvage, sans plan préalable, en quarante ans d'écriture compulsive où se dessine le visage d'un pays, de l'entre-deux guerres aux années 60 comprises. En Chine populaire Balzac est placé très haut – et le roman chinois contemporain en témoigne, notamment Yu Hua, auteur de *Brothers*. Le seul bémol formulé là-bas, c'est qu'on trouve ses descriptions trop longues.

"Mon invincible travail", dit Balzac de son oeuvre. A 51 ans il s'écroule, épuisé. Cette oeuvre est un point de repère dans l'histoire du roman, Proust en est un autre, et Jullien établit une correspondance. Balzac a oeuvré dans l'ampleur, il a lancé le filet le plus large, sociologues et historiens apprécient. Proust, sans bouger de sa place sociale – la bourgeoisie juive parisienne – va opérer dans l'intensité en creusant son propre vécu, mais comme jamais, et laissant l'environnement social se dessiner progressivement autour du cercle familial. Au bout d'*A la Recherche du temps perdu* il a recréé un monde qui fait cette fois l'admiration des psychologues et neurologues. Les deux oeuvres se positionnent comme des cônes inversés communiquant par leur sommet. Si le terrain social d'observation proustien, comme l'a observé Modiano, relève encore du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses vieilles hiérarchies, le boulevard Saint Germain tout en haut, son regard est différent, neuf, et commande à tout ce qui s'écrit comme roman, jusqu'à présent.

Selon Kundera qui parle d'expérience, le romancier démolit la maison de sa vie pour, avec les pierres, construire la maison de ses romans. Cette opération fondamentale Proust lui donne l'expression à la fois la plus directe et la plus perforante. Dans le lac où plonge son regard de myope lui apparaîtra une *cathédrale*. Image de perfection, *apogée* du roman, dit Jullien. En regard de la *Recherche du temps perdu*, la *Comédie humaine* est un immense édifice plein de couloirs distribuant quantité de pièces – chacune mérite la visite. Naturellement Proust a lu Balzac, et a pour aîné direct un romancier qui veut s'égalier au maître : Zola, un énorme bosseur, d'autant qu'il intervient aussi, en force et dangereusement, dans la vie publique : *J'accuse* – des ministres. Proust

est un délicat bien au chaud dans les beaux quartiers de Paris : « Longtemps je me suis couché de bonne heure ». Zola un provençal énergique issu de l'émigration italienne, et mort dans des circonstances pas vraiment éclaircies. Au XIX<sup>e</sup>, à l'opposé de l'image du poète romantique maladif, la plupart des romanciers, de Victor Hugo à Zola, tout comme George Sand, sont des natures, de ceux et celles qui en veulent, qui luttent. En société, Proust ne lutte pas, il manœuvre. Il s'insinue dans la proximité des ducs et duchesses, malgré l'affaire Dreyfus, gratin dont il recueille soigneusement les potins. Ses compte-rendus romanesques devraient être dérisoires, ils sont sans précédent. C'est qu'il a élevé le récit, et d'abord de soi, à un niveau de réflexivité non atteint jusqu'à lui. Les intellectuels chinois de formation marxiste en conviennent : il réussit à faire apparaître le *minuscule* dans le déroulement du vécu, et ces marxistes bien particuliers (marqués par une très vieille tradition de la notation au vol) sont en terrain connu. La *Recherche* accomplit un travail de mémoire où se joue au final (*Le temps retrouvé*) le sens d'une vie que le travail de mémoire retrace au complet et qui culmine dans cette révélation ultime : *décrire et réfléchir ce qu'est vivre intensifie par soi-même la capacité de vivre*. Une intensité existentielle que seule l'écriture offre : « La vraie vie est la littérature », conclut le narrateur de la *Recherche*. Accédant à la vraie vie qu'est la vie appréhendée par l'art, il ne craint plus de mourir. C'est même là, confie-t-il, le « seul milieu où il peut vivre ».

Après Proust, il faudra romancer entre ce dernier et Balzac, entre deux dispositifs romanesques qui d'emblée semblent avoir atteint la perfection. Une porte étroite qui, au XX<sup>e</sup> siècle, n'a pas bloqué le flux des romans, bien au contraire. Ont audacieusement ouvert de nouvelles pistes Kafka, Céline, Joyce, Faulkner. Et aussi Gide, le plus réflexif de tous, qui ne cesse de s'interroger sur la narration. *Paludes* (1895) et *Les Faux-monnayeurs* (1925) me paraissent, dans le roman, du complètement neuf puis du remarquablement réussi. A tous ces grands éclaireurs il faut ajouter la veine politique où l'Europe centrale et orientale domine sans partage : Pasternak, Vassili Grossman, Kadaré, Kundera – sans parler des écrivains qui se bornent à témoigner : Primo Levi, Soljenitsyne.

Par rapport à cette masse de littérature, l'apport de la philosophie au siècle dernier paraît très mince. D'autant que les noms les plus en vue sont des philosophes pour philosophes, illisibles pour le grand public instruit, très largement ignorés des scientifiques comme des littéraires. L'existentialisme avait tenté de sortir la philosophie de son entre soi érudit, et Foucault également par la suite, face à une institution universitaire confinée, réticente, regardant de travers ces trublions.

Je n'évoquerai pas la situation médiatique actuelle. Jullien fait observer que les grands médias ont à peine signalé la mort de Derrida. Un chanteur, un acteur ou une vedette de la télé ont droit à beaucoup plus.

Revenons à la relation de la philosophie et du roman, au présent.

Notons d'abord l'extraordinaire maintien de la fonction fabulatrice que le roman continue de satisfaire – pas seul d'ailleurs, les arts audio-visuels, cinéma en tête, y

contribuent, en collaboration fréquente et étroite avec le roman. Tout comme les premiers Grecs avec leurs mythes, nous nous berçons d'histoires imaginées. A se demander si les grandes figures du roman moderne – Jean Valjean, Emma Bovary, Yvan Karamazov, Joseph K, Bardamu, Meursault, Lolita – ne sont pas les héros et héroïnes de notre mythologie. Mythologie dont les enquêtes ethnologiques nous inclinent à penser qu'elle est un universel de l'imaginaire humain. Si on cherche, on en trouve partout.

Ce qui en revanche paraît culturellement singulier, c'est le projet grec d'un discours rationnel qui écartant le mythe vise l'Être des choses, le réel derrière ses voiles, la Vérité nue. De ce projet on peut se moquer (Hamlet), il est pourtant la matrice de la plus grande force jamais créée par l'humanité : la science devenue techno-science, et qui a rendu possible sa mondialisation, laquelle s'avère à présent chaotique, conflictuelle, dangereuse. On peut regretter un monde dispersé composé d'isolats civilisationnels évoluant très lentement, ne se disputant qu'à leur périphérie, un monde stable, avec une histoire «froide» comme dit Lévi-Strauss. Vaines rêveries : la Corée du nord est puissance nucléaire, l'Iran le sera bientôt.

Revenons à Platon. Ecrivain hors pair, il développe majestueusement son projet rationnel, usant d'une logique d'acier (Socrate dialecticien), mais qui pour mieux être compris se fait lui-même mythographe : la caverne sociale, Gygès l'homme invisible, Er revenu des Enfers, Eros le chasseur infatigable... Comme inventeur d'histoires aucun des grands philosophes qui lui succèdent, à commencer par Aristote, ne lui arrive à la cheville. Comparés à lui tous paraissent de pesants maîtres d'école. Nietzsche écrivant *Zarathoustra* tente manifestement de relever le défi, en langue allemande.

La thèse de Rorty est convaincante : au cours de l'histoire moderne le romancier double le philosophe, et au XX<sup>e</sup> siècle le laisse sur place. A la philosophie de se repenser, estime Jullien, et de repenser sa relation avec le roman.

Dans la société démocratique le roman est libre, rien ne bride plus sa capacité exploratoire. Dans les régimes d'oppression, il devient force de résistance. Dans le Sud global où démentant les espoirs des anticolonialistes occidentaux (Sartre, Fanon) des dictatures se sont installées à peu près partout, le roman commence de faire entendre une voix dissonante, il dénonce. La plupart des romanciers algériens ne vivent plus en Algérie.

A l'égard du roman une philosophie du Vivre ne peut donc pas adopter une position condescendante de supériorité, mais nouer, entamer une coopération qui au contraire reconnaît que la plupart du temps le romancier, explorateur sauvage du vécu, ouvre la marche. L'expérience de l'*intime* – le plus intérieur de l'intérieur – a émergé dans le discours religieux (Augustin), sans débouché philosophique, jusqu'à son resurgissement littéraire avec les *Confessions* de Rousseau qui ouvre une porte nouvelle à la littérature, jusqu'à la description magistrale de Simenon, dans *Le train*. Description romanesque sur quoi se

branche l'analyse philosophique effectuant enfin la conceptualisation de cette expérience (*De l'intime*, 2013).

Autre domaine désormais permanent de préoccupation : les désordres de l'environnement. Les principaux courants philosophiques du XX<sup>e</sup> siècle, tournés vers le vécu de la conscience (phénoménologie) ou vers les sciences (épistémologie et positivisme logique) n'anticipent pas, alors que le roman, d'allure régionaliste (Giono) ou cosmopolite (Romain Gary : *les racines du ciel*, 1956) en fait nettement état. La même alerte écologique est formulée explicitement par Lévi-Strauss, s'exprimant comme anthropologue, dans un rapport à l'UNESCO (*Race et histoire*, 1952) qui s'inquiète d'un «exclusivisme» économique dominant la pensée aussi bien libérale que marxiste et insoucieux de l'environnement.

Dans cette perspective le roman n'est donc pas pour la philosophie accompagnement décoratif ni application d'une thèse préalable, mais pourvoyeur de ressources indispensables pour son travail réflexif, aliment à toujours renouveler et varier, sans offrir l'histoire ultime qui résume tout : *Les romanciers ont toujours eux-mêmes l'imagination trop courte en regard de ce que la vie peut inventer* (Jullien). Et pourtant ils ont dans l'ensemble beaucoup plus d'imagination que les philosophes. Jullien ajoute : *Parce que vivre ne s'atteint jamais on ne cessera d'écrire des romans*. Et d'en lire, pour y explorer le Vivre.

Pour finir, en quoi cette conception du roman se distingue-t-elle de celle de Sartre ? Esquissons une réponse. Les deux philosophes sont fort dissemblables, puisque le grand aîné, mondialement célèbre, était aussi romancier (*La nausée*, *L'enfance d'un chef* sont devenus des classiques). Dans leur approche du vécu il y a un point de clivage théorique que résume le nom de Freud : central pour Jullien, à réinterpréter pour Sartre. L'inventeur de la psychanalyse, entre parenthèses, ne snobait pas du tout les romanciers contemporains : Romain Rolland, Zweig, Schnitzler, Thomas Mann avaient toute son estime. Et surtout il a relu comme personne avant lui, même Nietzsche, la tragédie grecque.

Sartre valorise le roman, mais comme genre il le fait entrer, le serre et le cale dans sa théorie de l'engagement. Texte capital et extrêmement discuté : *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948). Le roman est au service de la philosophie et de son projet libérateur. Mais cette fois le libertaire, c'est Jullien : le roman n'a ni dieu ni maître. Notons que dans ses analyses philosophiques les références romanesques ne sont jamais contemporaines, la plus récente est Simenon - un roman de papa, sauf qu'à ma connaissance il reste (en langue française) d'envergure inégalée.

Terminons en regardant de nouveau le dernier essai de Jullien : *La transparence du matin* (2023) qui donne le dernier état de sa réflexion sur le Vivre. Je m'en

tiendrai au chapitre IV qui développe une série de trois distinctions essentielles. Titre : *Le vital et le vivant, le vécu et l'in-vécu, le vivable et l'in-vivable*.

La première distinction, de base, désigne l'assise du Vivre : le *vital* d'ordre physiologique, *condition de toutes les conditions*, dont la connaissance relève de la science, en termes d'explication, et le *vivant* d'ordre métaphysique que définit une capacité : le *possible*. Si on dit que la vie est courte, c'est au sens du vital, belle, au sens du vivant. La vie est possiblement belle, elle peut être infâme ou atroce, selon que l'humain est bourreau ou victime. Le suicide manifeste *un écart entre vital et vivant* : un être décide de ne plus vivre parce qu'il ne s'y reconnaît plus comme vivant. Un des fondateurs de la sociologie, Durckheim, a fait du suicide l'objet d'une grande étude, transculturelle, regardant ainsi ce comportement typique de l'extérieur, par le gros bout de la lorgnette, si j'ose dire. Etude de référence.

Seconde distinction : *le vécu est la capitalisation du vivre*, une somme d'expériences, mon passé, *l'in-vécu*, ce qui m'attend devant, mon avenir, avec cet *in-vécu suprême* : ma mort. Je m'appuie sur ce capital, il contient tout ce que j'ai appris, acquis, mais en même temps il me limite. Je m'y *encastre* mais à la réflexion il peut me paraître *exigu*. Ce qui distingue les vies, mais de l'intérieur, c'est ainsi *la surface d'exploration qu'elles déploient*. Autrement dit *l'in-vécu* qu'elles ont expérimenté, où elles se sont aventurées. Où, c'est-à-dire *jusqu'ou*. Conclusion : *je ne suis vivant qu'autant que j'aborde encore au rivage inconnu de l'in-vécu*. Le vivant est cette capacité fondamentale.

Jullien philosophe aime poser des questions *triviales*. Comme celle-ci : *la question de tous les matins : est-ce que ma vie se referme à présent sur ce que j'ai vécu ?* Réfléchissons au niveau le plus concret et quotidien : la vie de couple, le travail. Est-ce que tout a été vécu, traversé ? Si oui, je n'ai plus qu'à continuer sur ma lancée, en roue libre, de moins en moins vite.

Ce questionnement a une dimension éthique – développée dans un essai précédent : *De la vraie vie*, 2020 et reprise dans celui-ci : *savoir donner sa chance, jour après jour, à l'in-vécu qui se déploie*. Mais il a aussi une dimension esthétique qui nous ramène au roman. Le roman raconte un parcours de vie – roman de formation - mais chez les plus grands – Dostoïevsky, Tchekhov, Conrad, Kafka et aussi Simenon – il sait relater l'affleurement du présent. Jullien : *C'est ce minimum affleurant qui est passionnant, affolant, vertigineux, plus que les grands évènements annoncés*. Le roman moderne s'applique à *scruter le possible en train d'émerger*. C'est pourquoi il est a-religieux, les théocraties actuelles condamnent à mort le romancier, le pourchassent. Le romancier croyant, de Dostoïevsky à Bernanos, excelle à raconter le Mal, *humiliés et offensés, sous le soleil de Satan*. Pour la sainteté, un incroyant est parfaitement en mesure d'y réussir : Flaubert, *Un coeur simple*.

Dernière distinction : le vivable et l'in-vivable. Est invivable une situation où le vivant n'est plus sujet de sa propre vie, mais ramené en permanence au vital, dans un danger mortel. Telle est l'expérience concentrationnaire, mais qui peut aussi être subi

dans un huit-clos familial ou conjugal. Il faut l'avoir traversée pour la relater, elle est difficile à entendre mais plus encore à exposer dans ses détails abjects.

Concluons. Le roman moderne s'est avéré capable de mener des expéditions d'avant-garde, avec la prescience de l'avenir, devançant la philosophie qui doit ainsi se porter à sa hauteur. Une coopération s'impose donc. Mais une coopération d'acteurs qui demeurent très différents : la philosophie est une interrogation qui commence par dé-personnaliser, et dont la fonction est d'élaborer des concepts, alors que le roman ne fait que personnaliser, en sculptant des personnages qui fascinent le lecteur. Le roman semble la forme évoluée d'une fonction narrative immémoriale. Le grand romancier est un maître malgré lui. A écouter – lire – sans le croire quand il théorise. Ne disons pas qu'il est un génial imbécile – Céline pourtant a proféré tant d'énormités... – mais qu'il sait creuser vertigineusement un ou des pans de la vie humaine en y entraînant le lecteur sans user d'autre chose que du langage ordinaire. Le philosophe avec son lourd appareil conceptuel n'est jamais un imbécile mais rarement génial. Il avance lentement, car il tient à tout savoir et retenir de l'expérience humaine, c'est un maniaque de la synthèse. L'attelage du roman et de la philosophie est mal équilibré. Il s'impose cependant au philosophe, car le romancier, lui, n'a besoin de personne. A cet égard le travail philosophique de Jullien m'intéresse, j'observe ses efforts pour rééquilibrer l'attelage.